Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 15 (1967)

Artikel: Madame de Staël et les anglais
Autor: Beer, Gavin de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727782

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MADAME DE STAËL ET LES ANGLAIS

par Sir Gavin de Beer

ans un champ où la récolte a été moissonnée avec autant de soin que de savoir par les meilleurs connaisseurs de l'histoire et de la critique littéraire, y compris les descendants, les grandes lignes de la vie et des activités de Mme de Staël sont tracées. Par contre, un personnage-fleuve de cette envergure ne peut manquer de réserver des surprises aux chercheurs qui suivent les pistes innombrables qu'elle a laissées dans la république des lettres et dans l'histoire des idées. Au cours d'une quarantaine d'années de recherches sur les voyageurs en Suisse, il eût été surprenant que je ne découvre aucun document d'un intérêt si minime, fût-il, sur Mme de Staël. Effectivement, j'ai eu la chance de tomber sur nombre d'anecdotes et menus propos, dont quelques-uns permettent d'apporter des précisions sur des événements déjà en partie connus. Le seul embarras a été celui du choix. La grande synthèse reste à faire, et ce n'est que comme une modeste contribution à un travail d'approche que j'ose verser quelques pièces au dossier staëlien.

Bien connue est la réflexion inégalable que se fit Mme de Staël en contemplant la personne grotesque d'Edward Gibbon, que faillit épouser sa mère: «Quand je le vois, je me demande si je serais née de son union avec ma mère; je me réponds que non et qu'il suffisait de mon père pour que je vinsse au monde.» Moins bien connu est l'échange de propos qu'elle entretint avec l'ennemi mortel de Gibbon, le prestigieux William Beckford. Dans les premiers mois de 1784, celui-ci, sur le chemin de retour de son voyage de noces qu'il avait passé à Genève, était à Paris avec sa femme lady Margaret. Richissime, instruit, cultivé, Beckford avait déjà sur le chantier un ouvrage rédigé en français qui sera *Vathek*. Il avait aussi fait imprimer un livre, *Dreams, Waking Thoughts and Incidents*, série de lettres d'un style flamboyant dans lesquelles il donnait la description d'un voyage en Italie fait en 1780; le texte en est farci de broderies littéraires, historiques, et artistiques d'un ton fantaisiste et impression-

niste. La famille de Beckford, inquiétée par les répercussions prévisibles de sa conduite déréglée, l'obligea à supprimer son livre pour des raisons qu'on arrive mal à comprendre, tant il est inoffensif et ennuyeux. Du tirage de cinq cents exemplaires, au dire de son libraire George Clarke, tous furent consignés au feu sauf quatre. Il faut bien que ce chiffre soit déficitaire, car Guy Chapman[1] en a repéré cinq, et voici qu'il est question d'un sixième, car à Paris, en 1784, Beckford en envoya un à Germaine Necker, de laquelle il reçut le billet suivant [2]:

«Je crois, Monsieur, que vous faites l'honneur à maman de dîner chez elle mercredi. Je voudrais bien jouir de tous vos talents, et c'est pour cela que j'ose vous proposer de venir à une heure et demie avant le dîner. J'ai promis à un habile danseur le plaisir de vous admirer, et, le soir, à un bon musicien celui de vous accompagner. Pardon si je mets votre modestie à cette épreuve, mais vous avez cependant trop de franchise et de jugement pour vous amuser à être modeste. Je n'ai point encore fini l'ouvrage extraordinaire que vous avez eu la bonté de me confier, Monsieur; il est difficile de le quitter, car vous transportez si rapidement d'idées en idées, de tableaux en tableaux, qu'il est impossible de trouver une intervalle entre une sensation et l'autre. Vous rêvez quand vous n'avez rien à peindre. L'imagination qui invente ou représente les objets n'a jamais été portée plus loin. La nature a sur vous un bien grand empire, votre âme est entraînée par tout ce qui l'environne. Vous ne devez jamais oublier les lieux que vous avez vus, car chacun d'eux a fait naître des pensées qui ne peuvent s'effacer. J'ai souvent ri de votre manière de peindre, mais je crois que vous ne vous doutiez pas que vous étiez gai, car vous parlez votre langue naturelle, alors même que nous vous trouvons extraordinaire. J'aime beaucoup l'origine que vous donnez aux Flamands. Quant à vous, Monsieur, c'est dans le mont Aetna que je chercherai la vôtre et je vais me hâter de voir si vous parlez de ce volcan avec reconnoissance.

»Agréez, Monsieur, l'assurance des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante.

»Louise Necker.»

Beckford accepta à contrecœur. Le danseur fut Gardel et l'accompagnateur Niccola Piccini; l'assistance comprenait Marmontel, l'abbé Raynal, Lalande et Buffon. Beckford s'exécuta d'abord en menuets et gavottes, et ensuite en chantant. Ce fut alors le tour à Mademoiselle d'étaler ses prouesses musicales. Elle chanta

[1] *The Travel-Diaries of William Beckford*, edited by Guy Chapman, London, 1928, vol. 1, p. XXXIII.

[2] Cette lettre, dont le manuscrit est dans les Papiers Hamilton déposés au Register House, Edimbourg, fut publiée par J. W. Oliver dans son livre *The Life of William Beckford*, London, 1932 (réimpression 1937, pp. 185 et suiv.), avec les commentaires de Beckford sur l'aventure. La lettre a paru depuis dans la *Correspondance générale de Mme de Staël* publiée par B. W. Jasinski, Paris, 1960.

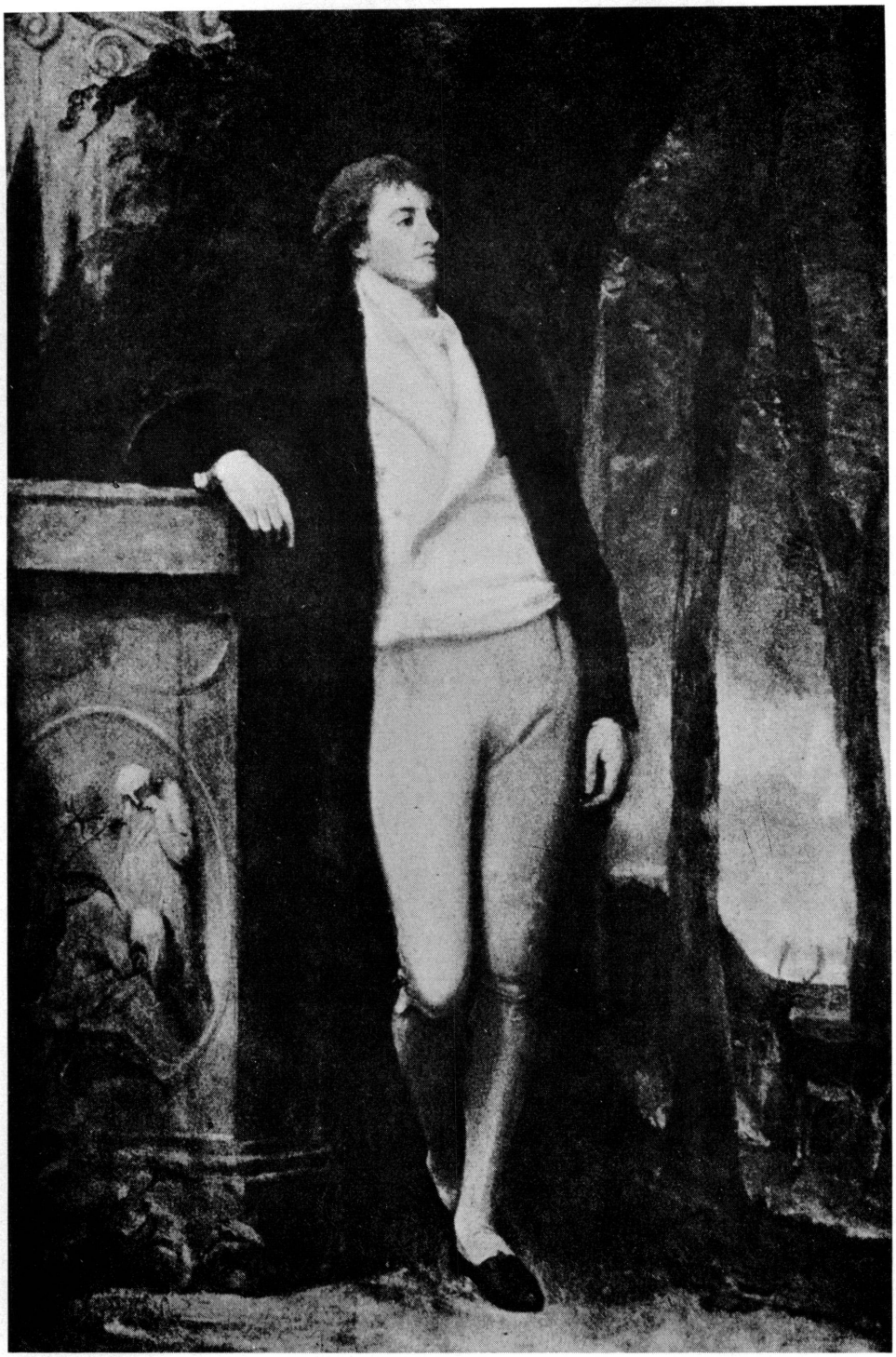

Fig. 1. William Beckford (1759-1844), d'après un portrait à l'huile par George Romney. Reproduction aimablement autorisée par le National Trust, Londres.

«incomparablement faux» de la première note à la dernière le grand air de *Didon*, de Piccini. La démonstration terminée, les portes du grand salon s'ouvrirent et découvrirent un «synode» de *literati*, tous en habit de cérémonie. Après le dîner somptueux, Beckford, assoiffé, assis à côté de Mme Necker au milieu du salon, demanda un grand verre d'eau. On le lui apporta, et il avait à peine commencé de se désaltérer quand elle s'écria: «Monsieur, dans ces cas, il est d'étiquette que vous vous levâtes et que vous prîtes votre verre d'eau à une distance d'au moins deux ou trois pas.» – «Est-ce vraiment ainsi? répondit Beckford, je demande mille fois pardon et je me retire»; ce qu'il fit, mais son pied glissa («accident ou, si vous préférez, le contraire», expliqua-t-il plus tard), et le contenu du verre d'eau tomba en plein sur la robe de brocart de Mme Necker. «Je vous laisse imaginer ses gestes furieux, la surprise générale, la consternation, et la rapidité d'éclair avec laquelle je gagnai la porte. Elle s'était à peine refermée sur moi quand elle fut rouverte par Mademoiselle, accompagnée par Marmontel et suivie de son père, se lamentant de la catastrophe qui venait d'avoir lieu, en me priant de revenir et d'écouter les explications. Je ne voulus rien entendre.»

Ce fragment rédigé par une jeune fille de dix-huit ans et cet épisode laissent déjà entrevoir la carrière de Mme de Staël: initiative, usurpation de la place de sa mère, critique littéraire, ces traits sont bien d'elle.

* * *

Pendant l'été de 1792, la Révolution française va son train, Mme de Staël est à Paris. A Lausanne, Gibbon savoure la dernière saison de ses grands jours, embellis par la présence du beau monde, et particulièrement de lady Elisabeth Foster, fille de l'évêque de Derry, comte de Bristol, ce bon viveur qui donna son nom aux auberges où il était descendu. Lady Elisabeth deviendra duchesse de Devonshire en 1811 et c'est sous ce titre que la verra à Londres Mme de Staël en 1813. En attendant, cette dernière figure dans le journal que lady Elisabeth tenait en français. On y lit qu'à Yverdon, vers la fin du mois de juillet 1792, Gibbon lui dit «Madame de Staël, fille de Monsr Necker, s'est rendue célèbre par son esprit, mais sa conduite peu considérée afflige ses Parens. Son père vouloit la persuader d'y faire quelques réformes; «mon Père, dit Madame de Staël, je vous sacrifierois ma vie, mais non pas un effet.» Dans ce journal écrit par lady Elisabeth Foster pour sa fillette de sept ans, ce trait rapporté par Gibbon, qui l'obtint certainement de la bouche de M. Necker, ne manque pas de fraîcheur.

Encore dans le même journal à la date du 19 août 1792, elle écrivait: «J'ai été voir Monsr Gibbon ce matin, qui était justement de retour de Coppet. Il me dit qu'il avoit trouvé Monsr Necker dans un état d'agitation et d'affliction qu'on ne peut imaginer. Il avoit reçu une lettre de Madame de Staël, il jugea que la situation de Paris l'avoit effrayée, car elle m'écrit, dit-il avec prudence et ménagement, elle qui

ne craint rien et ne ménage jamais ses paroles.»[3] Effectivement, il y avait eu de quoi, car ce fut le massacre de la Garde suisse, aux Tuileries, le 10 août, qui avait inspiré cette prudence.

Mais Mme de Staël n'était pas femme à se laisser effrayer, et ce n'était probablement pas la peur qui lui avait dicté la circonspection dans sa correspondance, mais plutôt une mesure de sécurité qui s'imposait pour la bonne réussite des initiatives de sauvetage qu'elle avait entreprises. On sait qu'elle sauva la vie à plusieurs officiers suisses, et qu'elle avait organisé tout un service d'agents de confiance, chargés de conduire hors de France les personnes auxquelles elle prenait intérêt, dont le succès dépendait du maintien du secret, surtout dans le courrier. Ce que pouvaient contetenir les lettres est presque incroyable. C'est un fait qu'à partir de septembre 1793, Francis Drake, ministre britannique accrédité auprès de la République de Gênes, reçut régulièrement des bulletins contenant rien moins que des comptes rendus circonstanciés des délibérations du Comité de salut public. C'est ainsi que le Gouvernement britannique fut renseigné d'avance sur le plan de campagne de l'armée française pour dégager les Flandres des armées alliées, l'identité des diplomates français susceptibles de corruption, le différend entre Saint-Just et Robespierre, et la prévision de la chute de ce dernier et de la manière dont elle fut accomplie. Ces bulletins, dont une partie a été déposée au Foreign Office et une autre gardée parmi les papiers de lord Grenville, ministre d'Etat, par mesure de sécurité, ont été publiés, au nombre de vingt-huit[4].

Francis Drake les reçut du comte Louis d'Antraigues[5] qui avait installé, d'abord à Mendrisio en Suisse méridionale et ensuite à Venise, un bureau de renseignements qu'il tira d'une agence à Paris, dirigée par le chevalier des Pommelles et Pierre-Jacques Lemaître, qui, eux, les reçurent tout bonnement d'un membre du Comité de salut public lui-même. A la suite d'une imprudence de la part de don Simon de Las Casas, ministre d'Espagne à Venise qui, lui aussi, recevait ces bulletins, les membres du comité durent se rendre à l'évidence qu'ils avaient un espion dans leur sein. En conséquence, ils firent monter l'un d'eux, Hérault de Séchelles, sur l'échafaud. C'est la garantie de l'authenticité des renseignements contenus dans les bulletins. Mais ceux-ci continuèrent d'arriver après la mort de Séchelles, qui ne fut donc pas le coupable, et la question de leur source n'est pas encore résolue, quoique les soupçons tendent à se porter dans la direction la plus inattendue, sur Lazare Carnot[6]. Il

[3] Extrait du manuscrit aimablement communiqué par M. Francis Thompson, archiviste de feu le duc de Devonshire; publié par Sir Gavin de Beer, *Anglais au Pays de Vaud*, dans *Revue historique vaudoise*, t. LIX, 1951, p. 189.

[4] *Historical Manuscripts Commission*, 14th Report, Appendix Part V, Manuscripts of J. B. Fortescue preserved at Dropmore, vol. 2, London, 1894.

[5] Léonce Pingaud, *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire*, Paris, 1894.

[6] Vera Watson, *The spy of the Committee of Public Safety*, dans *History Today*, october 1959, p. 672.

ne serait d'ailleurs pas le seul membre de la Convention ou du Directoire à entretenir des relations avec des ennemis de la Révolution, comme assurance en cas de victoire des Alliés. Mais cela est une autre histoire. Ici, il n'est question que de souligner le caractère ahurissant que pouvait comporter le contenu de la correspondance, ordinaire, camouflée, chiffrée, ou écrite à l'encre sympathique (qui fut le cas des bulletins), adressée de Paris à des destinataires en Suisse. C'est là, pensons-nous, la raison du changement de style que M. Necker avait constaté dans les lettres de sa fille.

Mme de Staël, fut-elle au courant de cette fantastique opération d'espionnage? On sait que le comte d'Antraigues était en relation avec M. d'Artez, et celui-ci avec William Wickham [7] ministre britannique en Suisse qui, en 1788, avait épousé Eléonore-Madeleine, fille du professeur Louis Bertrand de Genève. Wickham habitait la maison du Fauxblanc à Pully, près de Lausanne, et on sait que Mme de Staël fut en contact avec lui, fait signalé par l'agent français Venet au résident Desportes qui la surveillait de près [8]. Mais cette surveillance était loin d'avoir acquis l'ampleur et la rigueur qu'elle accusa aussitôt que le service de la police eut été pris en main et mis à point par le Premier Consul, ainsi qu'on le verra tout de suite.

* * *

Le 22 mai 1803, Napoléon lança le décret constituant prisonniers de guerre tous les Anglais entre les âges de 18 et 60 ans qui se trouvaient sur territoire français et soumis à la France. Ce décret fut publié dans *Le Moniteur* du 23, et nombreux furent les insulaires arrêtés et dirigés sur Verdun, Valenciennes et autres villes désignées comme lieux de détention. Les Anglais furent nombreux aussi à Genève, qui avait été annexée à la France le 15 avril 1798. L'alerte fut donnée à Genève le 27 mai, quand lady Donegall reçut une lettre l'avertissant que tous les Anglais avaient été arrêtés à Lyon [9]. Parmi ceux qui se trouvaient à Genève il y avait lord John Campbell et son compagnon le Dr Robertson, Peter Mark Roget et ses deux pupilles Burton et Nathaniel Philips, Henry et James Cazenove, et plusieurs autres dont nous n'aurons pas à nous occuper.

Avertis par lady Donegall, lord John Campbell et Robertson saisirent immédiatement l'occasion de s'enfuir de Genève le lendemain matin, de bonne heure, dès que les portes de la ville furent ouvertes, avant que le courrier venu de Paris ne fût trié, et que le commandant militaire de la place, le général Dupuch, eût reçu des ordres et pût les arrêter. Les autres Anglais furent pris dans le coup de filet. Lord John Campbell, fils du 5e duc d'Argyll, et qui sera lui-même le 7e duc, se rendit avec son compagnon dans le Pays de Vaud et à Coppet où Mme de Staël les invita. Elle

[7] *The correspondence of William Wickham*, London, 1870.
[8] Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne-Paris, 1916, p. 221.
[9] *Journals and correspondence of Miss Berry*, London, 1865, vol. 2, p. 258.

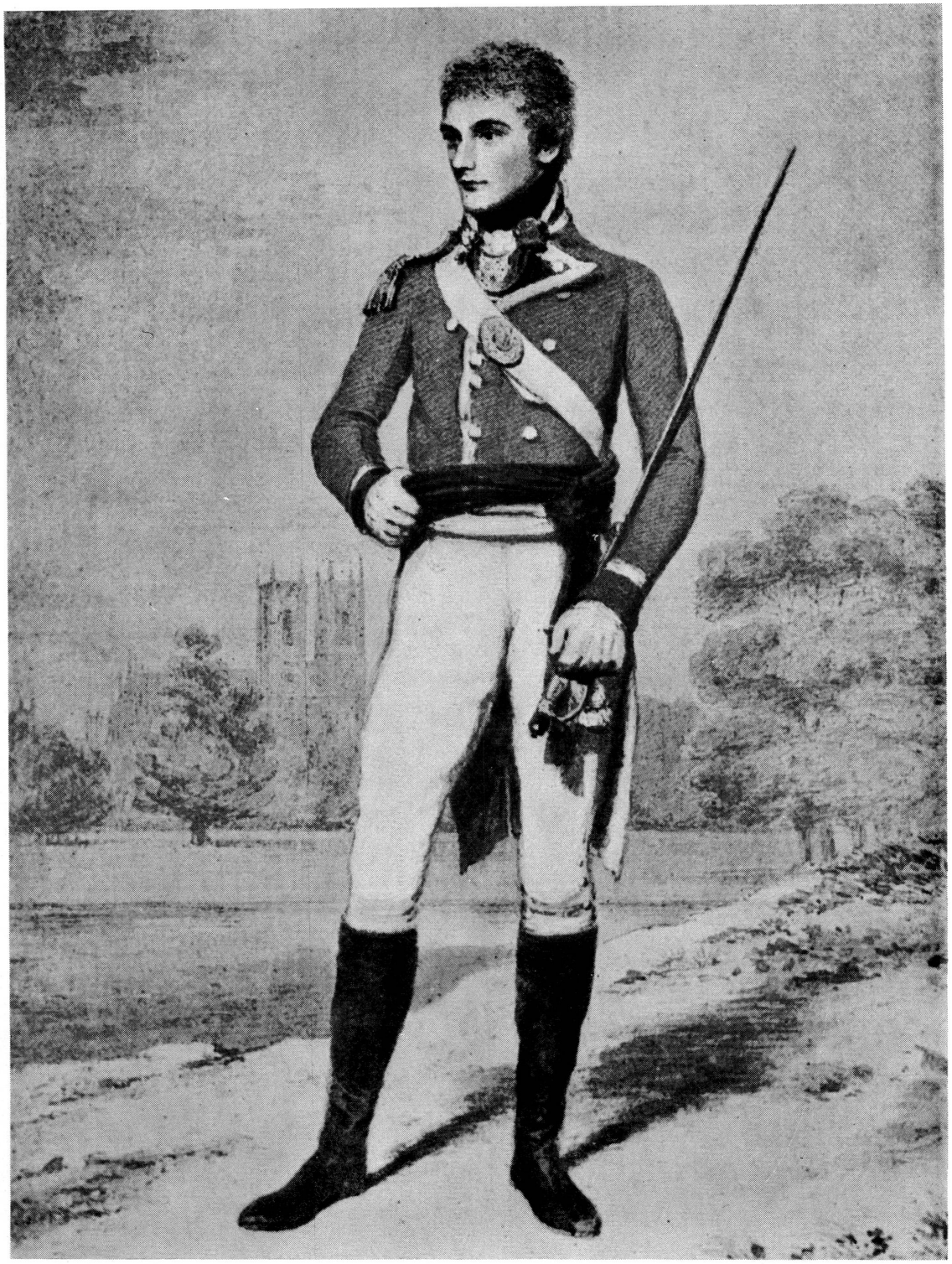

Fig. 2. Lord John Campbell (1777-1847), le «lord Nelvil» de *Corinne*, d'après Edridge.
Reproduction aimablement autorisée par le duc d'Argyll.

avait fait leur connaissance chez les Saussure à Genève le 16 avril, et elle les aurait volontiers gardés longtemps. Ensemble, ils firent des tournées dans le Pays de Vaud; mais lord John reçut un appel urgent de son père, qui craignait que les Anglais en Suisse n'échapassent pas longtemps au sort réservé à ceux de Genève. N'oublions pas que le général Ney occupait le pays avec une armée française. Vers le 25 juin, les deux Ecossais dirent donc adieu à leur amie qui les avait conduits jusqu'à Neuchâtel. Quatre jours plus tard l'alerte devint vive dans le Pays de Vaud; tous les Anglais de Lausanne se réfugièrent à Neuchâtel, principauté sous la souveraineté du roi de Prusse, et non sujette de la France [10].

C'est alors que Mme de Staël envoya, coup sur coup, plusieurs lettres à lord John pour le prier de revenir à Coppet avec Robertson, en s'efforçant de leur faire croire qu'ils seraient en plus grande sûreré chez elle qu'en voyage. Les archives du château d'Inveraray contenaient ces lettres, dont une douzaine furent publiées par le 9e duc d'Argyll dans un recueil de papiers de famille, auquel nous empruntons les extraits suivants [11]. Ils témoignent de l'agitation montante de Mme de Staël, même avant le commencement officiel de ses dix années d'exil.

Yverdon, 30 juin 1803: «...Je serai bien aise si vous m'envoyez Robertson pour ces deux jours, mais je penserai sans cesse à vous en causant avec lui...» Robertson retourna à Coppet mais lord John resta à l'écart. Coppet, 6 juillet: «...Vingt fois pendant les deux jours que Robertson vient de me donner je vous ai cherché, je vous ai demandé, et comme Albertine je disois, *Mais pourquoi lord John n'est-il pas là?...* » Coppet, 9 juillet: «... il me semble, my dear Lord, que vous pourriez nous donner le bonheur de vous posséder encore un ou deux mois en Suisse...» Coppet, 12 juillet: «... Répondez-moi en disant *Je reviens...*» Entre-temps, il y avait eu du nouveau, ainsi qu'il ressort du récit de Peter Mark Roget, auquel nous empruntons le passage suivant, tiré de ses papiers [12].

A Genève, où il était resté détenu avec ses pupilles, Roget note, le 16 juillet 1803, «Je traversai la salle à manger pour aller dans ma chambre, quand j'aperçus Mme de Staël dans le salon des Peschier [le pasteur et sa femme, chez qui logeaient ces Anglais] ... Je ne m'étais pas assis depuis deux minutes quand elle se tourna brusquement vers moi et me dit, en anglais: «J'ai de très mauvaises nouvelles pour vous. On va vous envoyer tous à Verdun. Je le sais de source indiscutable. Il ne sera tenu compte d'aucune réclamation. Vous partirez dans une semaine.» Elle se retourna ensuite vers Mme Peschier et parla français. Bientôt après elle ajouta en anglais: «Tous les

[10] Sir Gavin de Beer, *Neuchâtel, refuge d'Anglais sous Napoléon*, dans *Musée neuchâtelois*, 3e série, t. I, 1964, pp. 13-20.

[11] *Intimate society letters of the eighteenth century*, London, 1910, pp. 581-624.

[12] *Continental travel in 1802-3. The story of an escape*, Privately printed, Manchester, 1904, p. 163. Peter Mark Roget est le personnage mentionné par Pierre Kohler, *op. cit.* en note p. 623. Voir aussi *Travel in the two last centuries...* edited by S. R. Roget, London, 1921, pp. 106 et suivantes.

Anglais en Suisse ont été arrêtés. Lord John Campbell et le docteur Robertson ont été arrêtés à Baden; le premier s'est échappé habillé en femme, le dernier est détenu.» Elle s'excusa auprès de Mme Peschier d'avoir parlé anglais, en disant qu'elle ne pouvait s'empêcher de profiter de toute occasion pour se perfectionner dans cette langue. Puis elle quitta la salle. Je descendis l'escalier avec elle, et elle me dit encore quelques mots, en me recommandant surtout le secret.» Et Roget de se dépêcher de diriger les garçons Philips sur Neuchâtel, où il ne tarda pas à les rejoindre, muni d'un passeport qu'il avait réussi à se faire délivrer en se réclamant de sa qualité de fils de citoyen de Genève.

Voici ce qui était arrivé. De passage à Yverdon, lord John avait vu Mlle Marie-Charlotte Delachaux [13], ancienne gouvernante des enfants de lady Charlotte Campbell, sœur de lord John; et comme Mlle Delachaux cherchait un moyen de retourner en Angleterre, lord John lui offrit une place dans son carrosse. Elle y monta avec lui et Robertson à Berne le 8 juillet, et ils se dirigèrent sur Baden où, pendant la nuit, le commandant français de la place fit irruption dans la chambre de Robertson, l'arrêta et demanda où était lord John. Robertson feignit de ne pas le savoir, et lord John, averti à temps, s'habilla avec des vêtements de Mlle Delachaux, sortit tranquillement de la ville et alla se cacher dans un bois. Mlle Delachaux, qui était Neuchâteloise et munie d'un passeport en règle pour la Suisse, sortit de Baden, retrouva lord John dans son bois, le fit monter dans le carrosse et passer par les postes de contrôle français en qualité de sa femme de chambre, jusqu'à ce qu'ils eurent franchi la frontière allemande et furent en sûreté.[14]

Quant à Mme de Staël, on a quelque peine à comprendre ses reproches dans la lettre suivante qu'elle adressa à lord John, de Coppet, 22 juillet: «... Comme il n'y a pas un seul Anglois arrêté en Suisse [pourtant!], comme ils y sont aussi sûrs que jamais, et que votre course à Fribourg a été la seule cause de l'événement de Baden, je trouvois que Robertson pouvoit revenir ici pendant quatre jours...» On aimerait savoir ce qui s'était passé à Fribourg. Reprise, Coppet, 23 juillet: «J'ai un peu de honte, my dear Lord, de la dernière lettre que je vous ai écrite et je vous prie de la brûler...» Elle a encore un espoir, «que vous acceptiez la proposition que je vous ai faite d'un rendez-vous en Allemagne...» Coppet, 24 juillet: «... Je désire extrèmement que l'un de nos deux projets, Studgard dans quinze jours ou Francfort dans six semaines, soit acceptée par vous...» Suit un singulier aveu: «Le général Ney a déclaré que si vous aviez été pris il ne vous auroit pas relâché, mais pour un médecin cela n'en valoit pas la peine.» Robertson avait été remis en liberté.

Le torrent de lettres à lord John continua de plus belle. Coppet, 2 août: «...si vous venez plus près de la Suisse je resterai plus longtemps avec vous. Soyez le 1er de

[13] Louis Thévenaz, *Le maire de Travers Jonas-David Delachaux et sa fille Marie-Charlotte*, dans *Musée neuchâtelois*, n.s., t. XXXIX, 1952, p. 47.

[14] Cf. *A journey to Florence in 1817*, edited by Sir Gavin de Beer, London, 1951, p. 16.

novembre à Francfort...» Coppet, 5 août: «... vous savez que j'attends votre réponse pour savoir si je serai le 1er septembre pour deux jours à Tubingen ou Studgard, ou le 1er novembre à Francfort...» On voit s'amorcer progressivement le projet du voyage en Allemagne. Le fait que lord John s'y trouvait, joua-t-il un rôle dans ce projet, si riche de conséquences? Les lettres continuent. Coppet, 9 septembre: «... Une fois nous nous réunirons, car je vous aime, et j'irai vous chercher dès que je le pourrai sans déchirer mes liens naturels. Je vais en France dans huit jours, et de là je vous écrirai... Je fais des projets pour la France sans savoir trop ce qui m'arrivera, mais ne pouvant plus mener ici la douce vie que je vous devais à tous les deux, celle que j'aurais voulu prolonger tout le reste de mon existence, je veux savoir si la France peut encor être ma patrie et celle de mes enfants...» La prochaine lettre est de Saint-Brice, 15 octobre: «... Je ne regarde pas comme possible pour moi de passer l'hyver paisiblement à Paris. Cette impossibilité m'eut été fort douce si j'avois dû vous retrouver en Allemagne...» S'ensuivit le voyage en Allemagne.

Après la mort de M. Necker, survenue le 9 avril 1804, la correspondance reprend. Coppet, 27 juin: «Ah, my dear Lord, il y a un an que j'étois avec vous, j'étois heureuse, et ma vie est foudroyée.» L'exil avait commencé. Il y eut encore d'autres lettres de cette correspondance qui mérite sûrement d'être étudiée à fond, d'autant plus qu'on reconnaît lord John Campbell sous les traits du personnage de Oswald Lord Nelvil dans *Corinne*.

* * *

Fini, pendant dix ans, le temps où les Anglais purent voyager librement en Suisse; pour les Américains, par contre, aucun inconvénient. En automne 1803, Francis Kinloch, de Charleston en Caroline du Sud, débarqua à Bordeaux avec son frère Cleland [15]. Ils étaient venus en Europe dans le double but de se faire rembourser les crédits qu'ils avaient avancés pour l'expédition de l'armée française à Saint-Domingue, et pour que Francis pût revoir les lieux où il avait passé un an de sa jeunesse, quand, en 1775, il avait partagé une maison à Chambésy, près de Genève, avec Charles-Victor de Bonstetten, Jean de Müller, et Alleyne FitzHerbert, plus tard lord St. Helens. Francis Kinloch avait aussi été présenté à Voltaire qui le reçut en disant: «Vous voyez un homme qui vient du pays des sauvages, et qui n'en a pas l'air», allusion aux vers d'Alzire:

«L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant les fers de l'esclavage.»

[15] *Letters from Switzerland and France*, Boston, 1819; réimprimé London, 1821, dans *Voyages and Travels*, vol. V, nº 3. L'identification de l'auteur anonyme fut établie par Sir Gavin de Beer, *Francis Kinloch*, dans *Notes and Queries*, London, vol. 193, 1948, p. 167; vol. 201, 1956, p. 358.

Fig. 3. Peter Mark Roget (1779-1869), citoyen de Genève (tiré de *Travel in the last two centuries*, edited by S. R. Roget, London: Fisher Unwin Ltd.).

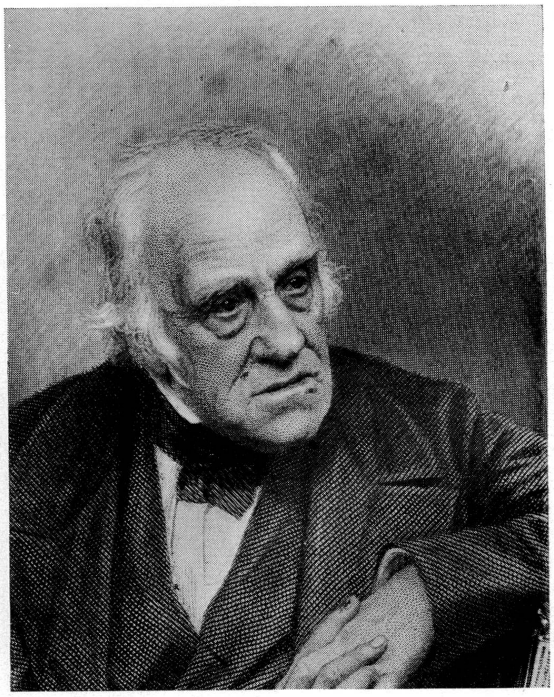

Fig. 4. Henry Crabb Robinson (1775-1857), d'après une gravure par William Holl (tiré de *Diary, reminiscences, and correspondence of H.C. Robinson* edited by T. Sadler, London: Macmillan & Co.).

Pendant l'hiver de 1803-1804, Francis Kinloch, à Genève, fit la connaissance de M. Necker, au sujet duquel il rapporta le trait suivant: «Au cours d'une conversation j'appris que M. Necker avait longtemps vécu sur un pied intime avec le célèbre Mr Gibbon, dont il parla avec grand respect et sympathie; il le décrivit comme adonné à une ironie bienveillante dans sa conversation, trait de caractère essentiellement anglais selon M. Necker, et parlant un français très pur quoiqu'avec un accent qui le trahissait tout de suite comme anglais... Je me rappelle avoir entendu dire à M. Necker, quand quelque mystère faisait le sujet de la conversation, «si seulement ma »fille était à Paris en ce moment, nous saurions la vérité sur cette affaire dans douze »heures.» Après le retour en Suisse de Mme de Staël, rappelée d'Allemagne par la mort de son père, Francis Kinloch fit aussi sa connaissance. «La première fois que je vis cette femme célèbre fut dans son château de Coppet, quand son esprit se ressentait encore fortement de la mort de son père, dont elle ne parlait que dans des termes de la plus grande affection et vénération. Elle était entourée, comme toujours, d'une équipe d'hommes qui s'accrochaient à chaque parole qu'elle prononçait. Peu à peu, sa gaieté habituelle perça, et se plaçant tout à fait à son aise, les pieds sur un fauteuil en face du sien, elle se laissa aller dans une conversation animée. Je crois qu'elle

parle mieux qu'elle n'écrit, et elle n'est jamais à court pour le mot juste, imprimant à tout propos une couleur d'une manière qui lui est propre, se lançant de temps en temps dans des anecdotes et descriptions qui pourraient offenser vos oreilles, plus chastes de l'autre côté de l'Atlantique.»

L'impression que fit Kinloch sur Mme de Staël ne dut, cependant, pas avoir été bonne, à juger par une lettre de Jean de Müller à Bonstetten, du 15 octobre 1804: «Que n'a-t-elle dit sur Kinloch.» Pourtant Kinloch, qui avait fait toute la guerre d'Indépendance, député au Congrès des Etats-Unis, auteur de l'éloge de Washington, n'était pas le premier venu. Il ne dut pas y avoir eu plusieurs Américains qui connurent personnellement Voltaire et Mme de Staël, autres que Francis Kinloch et Albert Gallatin [16], dont il sera question ci-dessous.

* * *

En 1806 se situe une petite aventure qui ne laisse pas d'être piquante. Au cours d'un voyage en Suisse, la baronne Elise de la Recke s'était rendue à Genève où elle rencontra Sismondi, l'historien, qui l'accompagna pour faire le voyage aux glaciers de Chamonix. C'est elle qui raconte l'aventure [17].

«19 juillet 1806... Nous sommes rentrés à l'auberge, où nous avons trouvé trois Français, voyageurs très-aimables et très-instruits: ils étaient fort occupés de l'histoire romanesque et tragique d'un jeune homme qui, poussé par une passion indomptable et malheureuse, était venu exprès dans ces contrées pour éteindre à jamais le feu de l'amour dans la Mer de Glace, où il avait disparu après avoir inséré lui-même sa triste histoire dans le livre des étrangers, où ces messieurs venaient de la lire. Ce récit nous a touchés, et nous avons raisonné et discuté sur les effets et les dangers de l'amour et à qui mieux mieux sur le triste sort de ce malheureux jeune homme. M. de Sismondi seul disait peu de choses et souriait quand on en parlait, à ma grande surprise, car il a l'air bon et sensible...

«20 juillet, vers midi. Ce matin le temps a continué ses rigueurs, il était impossible de sortir. A ma prière, M. de Sismondi nous a lu dans le livre des étrangers l'histoire de l'infortuné jeune homme disparu dans les glaces, et toujours avec la même indifférence. Ce morceau était très bien écrit et fort touchant. Après avoir excité de nouveau notre intérêt, M. de Sismondi nous a avoué que se trouvant dans cette même auberge, il y avait quelques années, retenu par le mauvais temps, il s'était amusé à composer ce petit roman, et l'inscrivit dans ce livre; il l'avait oublié, ces messieurs le lui ont rappelé...»

[16] Cf. note 51, ci-dessous.

[17] *Voyage en Allemagne, dans le Tyrol et en Italie pendant les années 1804, 1805, et 1806, par Mme de la Recke, née comtesse de Medem*, traduit de l'allemand par la baronne de Montolieu, Paris, 1819. Mme de la Recke est mentionnée par Pierre Kohler, *op. cit.*, en note p. 515.

Comment l'idée de cette petite histoire avait-elle germé dans l'esprit de Sismondi? On peut le deviner en se reportant au champion du simulacre du suicide, son ami intime Benjamin Constant, qui s'était servi de cette technique devant Mrs Trevor en 1786, Mme Pourrat en 1787, et Mme de Staël en 1794. Les oreilles de Benjamin durent lui brûler ce 19 juillet 1806, car à cette date, par un curieux hasard, il avait écrit dans son journal intime: «Ecrit à Simonde... Journée triste et perdue. Quelle vie, mon Dieu, quelle vie, et quel bizarre et funeste ascendant [18].»

* * *

En 1810, Mme de Staël eut la mortification de voir son livre *De l'Allemagne* mis au pilon par Savary sur l'ordre de Napoléon, et fut elle-même contrainte de quitter la France et de se rendre soit en Amérique, soit à Coppet. Comme on sait, c'est cette dernière cité qu'elle chosit; elle y arriva vers le milieu d'octobre. Bientôt, il se produisit un événement imprévu qui la toucha de près.

Moins heureux que leurs compatriotes lord John Campbell, Peter Mark Roget et les garçons Philips, Henry Cazenove et son frère James furent détenus à Genève comme prisonniers de guerre pendant dix ans. Sommés de se rendre à Verdun, ils échappèrent à cette peine au dernier moment, mais durent ensuite passer un hiver à Moulins, avant de pouvoir revenir à Genève, en se réclamant de la nationalité genevoise de leur père Jacques Cazenove. Ne pouvant plus supporter une contrainte qui ne leur laissait aucun espoir d'une fin prochaine, ils prirent la fuite le 6 décembre 1810, munis de faux passeports, grâce auxquels ils traversèrent la Suisse sans incident, gagnèrent Vienne, et s'acheminèrent par Buda, Salonique, et Athènes, où ils trouvèrent lord Byron. Ils revinrent en Angleterre par mer. [19]

Cette fuite, bientôt ébruitée, ne manqua pas d'attirer l'attention de Mme de Staël qui, elle aussi, rongeait son frein à Coppet, exposée à la surveillance zélée de Capelle qui avait remplacé Barante, et cherchait le moyen de s'évader en Angleterre. Parti aux informations, Schlegel lui écrivit de Zurich, le 3 août 1811, une lettre légèrement camouflée, qui a été publiée par la comtesse Jean de Pange [20]. On y lit: «Les A. si vous en êtes curieuse, ont eu des passeports suisses que l'ami de Pirna [Friedrich von Gentz] me dit leur avoir procuré sur l'intervention de leur compatriote appelé Johnson, dont il a dit un grand bien – je vous en ai déjà parlé. Mais Adam Müller qui venoit assez fraîchement de ce pays soutenoit que le chemin qu'ils ont pris est plus sévèrement fermé depuis, et que ce qui étoit possible il y a trois ou

[18] *Journaux intimes*, Paris, 1952, p. 291.

[19] *A narrative in two parts: written in 1812*. London, 1813. L'identification de l'auteur anonyme fut établie par Sir Gavin de Beer, *Henry Cazenove*, dans *Notes and Queries*, London, vol. 193, 1948, p. 143; vol. 196, 1951, p. 188; vol. 201, 1956, p. 359.

[20] *Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël*, Paris, 1938, p. 301.

quatre mois ne le seroit plus désormais. La voye qu'on pris les Cazen... – protégés et guidés sans doute par le même Johnson – doit être fort pénible. L'ami de Pirna prétend que le voyage de terre n'est encore rien à côté de l'affreuse navigation qu'il faut faire ensuite.»

Nous sommes maintenant en mesure de compléter les expressions voilées de cette lettre. «Les A.» sont «Les Anglais», et non pas les Américains comme on avait cru devoir lire du fait que les Anglais ne purent voyager librement en Suisse; et les «Cazen...» sont Henry et James Cazenove, et non pas les Cazenove d'Arlens. On comprend l'avertissement de Schlegel au sujet de la navigation pénible, par rapport à la santé de Rocca. Comme on sait, ce fut par Moscou, Saint-Pétersbourg, et Stockholm que Mme de Staël réussit, enfin, à s'évader de Coppet, qu'elle quitta le 23 mai 1812, et à se rendre en Angleterre.

* * *

Mme de Staël arriva en Angleterre en juin 1813 et ne tarda pas à trouver un ancien ami, Henry Crabb Robinson qui, à Weimar en 1804, lui avait servi d'interprète des œuvres de Kant et de Gœthe. Comme elle le dit elle-même: «J'ai voulu connaître la philosophie allemande; j'ai frappé à la porte de tout le monde – Robinson seul l'a ouverte [21].» A Londres, le 11 juillet 1813, quand il rendit visite à Mme de Staël, dans sa maison de 3 St. George Street, il trouva l'éditeur John Murray chez elle, et il l'aida à rédiger le contrat pour la publication de *De l'Allemagne*, pour laquelle elle reçut mille cinq cents livres sterling. «Il est curieux, dit Robinson, qu'après lui avoir servi de professeur de philosophie en Allemagne, je lui serve de notaire.»[22] Il dîna chez elle, le 18 octobre 1813, en compagnie de lady Mackintosh, William Godwin, et autres. Ce fut au cours de cette réunion que Godwin, qui devait bientôt devenir le beau-père de Shelley, exprima son admiration pour Cromwell, qui, quoique usurpateur, ne fut ni tyran ni cruel. Après que Godwin fut parti, Mme de Staël dit à lady Mackintosh: «Je suis contente d'avoir vu cet homme – il est curieux de voir comme il vient tout naturellement aux jacobins de devenir les avocats des tyrans, comme en France actuellement.» [23] En vue de la réputation que s'était acquise Godwin comme théoricien du libéralisme en politique, comme du libre amour, Mme de Staël dut en avoir été déçue.

Comme on sait, Mme de Staël fut reçue en Angleterre comme souveraine d'une puissance, mais elle trouva une opposition imprévue dans l'hostilité manifestée à son égard par lady Hertford, à cette époque maîtresse du Prince-Régent; elle avait même dit au ministre lord Granville Leveson Gower qu'on devrait obliger

[21] *Diary, reminiscences, and correspondence of Henry Crabb Robinson*, London, 1872, vol. 1, p. 93.
[22] *Ibid.*, vol. 1, p. 218.
[23] *Ibid.*, vol. 1, p. 219.

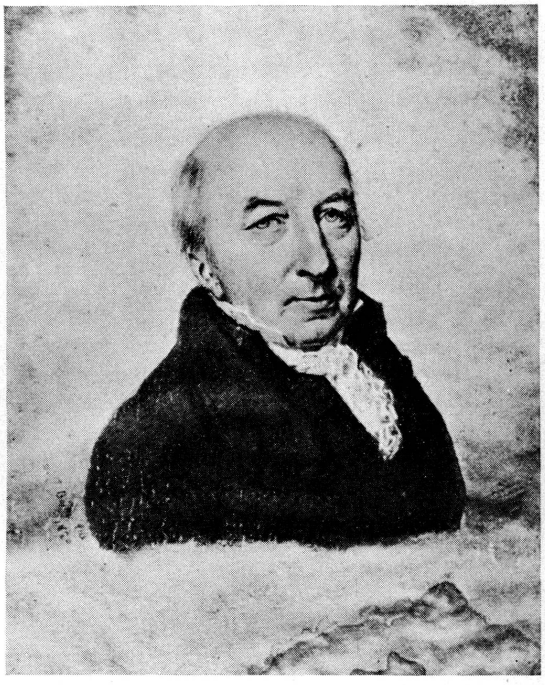

Fig. 5. Sylvester Douglas, lord Glenbervie (1743-1823), d'après un dessin à la craie par J. Boilly fils. Reproduction aimablement autorisée par Mr. Sacheverell Sitwell.

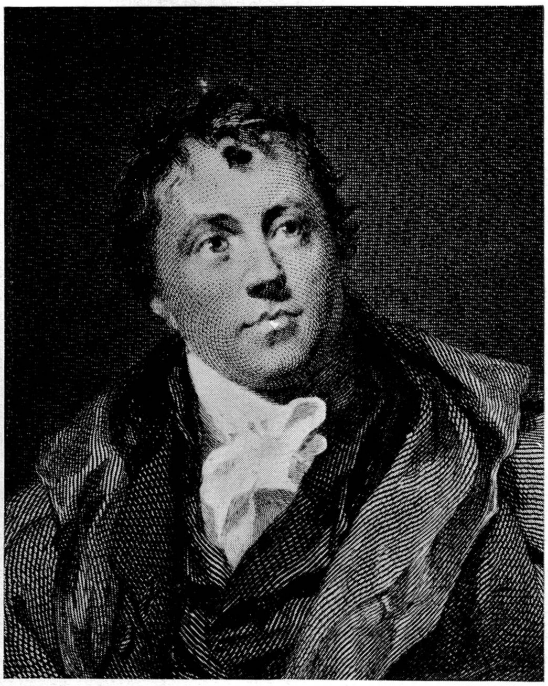

Fig. 6. Sir James Mackintosh (1765-1832), d'après une gravure par Edward Smith du portrait par Sir Thomas Lawrence. (Tiré de *Memoirs of the Life of Sir James Mackintosh* edited by R.J. Mackintosh, London: Edward Moxon.)

Mme de Staël de vider le royaume. Ce qu'il y a de piquant dans cette anecdote, racontée par Elizabeth, duchesse de Devonshire [24], c'est que ce fut sur le pied de la morale offensée par la présence d'une femme qui avait eu tant d'amants célèbres que se fonda lady Hertford.

Parmi les autres traits recueillis par la duchesse de Devonshire, il en est deux dignes de citation, tirés de ses conversations avec Mme de Staël. Talleyrand, déclara cette dernière [25], était l'homme dont la conversation était la plus étincelante d'esprit qu'elle eut jamais connu, mais il ne savait pas écrire. Quand Mirabeau mourut, Talleyrand fut chargé de prononcer son oraison funèbre devant l'Assemblée constituante; il vint la trouver et lui dit: «Mon enfant, il faut que vous me prépariez ce discours et qu'il soit prêt pour demain.» Elle fit comme il désirait et, quand il vint souper chez elle le lendemain, il lui dit que son discours avait eu le plus grand succès, L'autre anecdote concerne Bernadotte auquel Mlle Normand, la célèbre clairvoyante.

[24] D. M. Stuart, *Dearest Bess: The life and times of Lady Elizabeth Foster afterwards Duchess of Devonshire*, London, 1955, p. 197.
[25] *Ibid.*, p. 199.

avait prédit qu'il deviendrait un jour roi d'un pays septentrional.[26] Ce fut pour cette raison, assura Mme de Staël, qu'il avait donné le nom d'Oscar à son fils, quoiqu'il prétendît que ce fût d'après un personnage de l'*Ossian* de Macpherson. Rocca rappela à Mme de Staël que la même sybille avait prédit qu'une célèbre femme persécutée viendrait un jour chercher refuge auprès de lui Rocca. Il ne s'en était souvenu que quand Bernadotte vit Mme de Staël.

Comme on sait, lady Hertford ne réussit pas à faire chasser Mme de Staël. Au contraire, le Prince-Régent fut très intrigué par l'illustre visiteuse. On a là-dessus un petit témoignage de la plume de lord Glenbervie, dans son *Journal* [27] en date du 22 juillet 1813. «Je rendis visite hier à Mme de Staël. Elle viendra passer quelque temps à Richmond au mois d'août. On dit que le Prince-Régent a été très froissé parce qu'elle s'est excusée de venir à son déjeuner en prétextant qu'elle s'était déjà engagée à visiter lord Darnley dans le comté de Kent pendant quelques jours. Néanmoins, le Prince lui rendit visite dans la maison qu'elle a prise, St. George Street, Hanover Square, et resta deux heures avec elle. On a beaucoup colporté une de ses boutades sur Napoléon: «Qu'il n'est pas un homme – qu'il est un système.» On dit que le Prince lui demanda ce que cela voulait dire. Je suppose que l'explication dut être *obscurum per obscurius*. On pourrait dire d'elle, avec autant de clarté et d'humour, «qu'elle n'est pas femme, elle est phénomène.»

Le journal de lord Glenbervie contient aussi l'histoire d'un amusant quiproquo[28]. «21 novembre 1813. Mrs John Drummond, qui a été dame d'atour de la reine, connaît bien le révérend docteur Hudson, vicaire de l'église de Saint George, Hanover Square. C'est une amie intime de Lady Glenbervie, très sérieuse, et loin d'être colporteuse de chronique scandaleuse. L'autre jour, voyant le livre *De l'Allemagne* de Mme de Staël sur la table du vicaire, elle lui dit que Mme de Staël, qui était sa paroissienne, avait beaucoup entendu son éloge comme homme pieux et grand prédicateur, et lui envoyait un message pour le prier de lui rendre visite, car elle voulait qu'il donnât une instruction religieuse à sa fille. En conséquence, le docte pasteur passa chez elle quelques jours plus tard; mais il paraît que la domestique avait mal entendu son nom, ou l'avait mal prononcé, ou encore que Mme de Staël, ne prévoyant pas sa visite si matinale, étant encore couchée, l'eût mal compris. Elle commanda qu'on introduisît le pasteur. Il monta et fut très étonné de se trouver dans une chambre à coucher, et encore plus surpris quand Mme de Staël étendit les bras vers lui au moment où il entra dans la chambre, et s'écria: «Venez donc, mon cher Raucart.» Lord Glenbervie précise que «Raucart» était un jeune officier suisse romand, beau et maladif, qui était arrivé en Angleterre avec Mme de Staël, lui servait de secrétaire et pour lequel elle

[26] *Ibid.*
[27] *The Glenbervie Journals*, London, 1910, p. 183.
[28] *Ibid.*, p. 220.

avait pris un logement à proximité, dans Maddox Street. Cette petite histoire permet d'en tirer deux enseignements. D'abord que, dans l'intimité, Mme de Staël appelait Rocca de son nom de famille, et ensuite, d'après l'orthographe de «Raucart» qu'elle prononçait ce nom avec un ò fermé, comme il est d'usage à Genève.[29]

Le journal de lord Glenbervie continue, 22 novembre 1813 [30]: «Après un débat à la Chambre des Communes, auquel assista Sir James Mackintosh, il vint à un dîner où se trouva Mme de Staël. Naturellement, Sir James raconta ce qui s'était passé, et une discussion animée s'éleva entre ces deux au sujet de la Trinité, elle toute foi et science de l'âme, Sir James calme, facile, faisant des prodiges de savoir, mais bien retenu dans les limites convenables de l'orthodoxie. Enfin, la verve de Mme de Staël monta si haut dans les régions de l'orthodoxie qu'elle déclara qu'aucun amant ne pourrait jamais aspirer à ses faveurs s'il ne croyait pas à la Trinité.» Lord Glenbervie ajouta: «Quel passeport au ciel entre ses bras, comme l'aurait dit un poète plus spirituel et plus Anglais.»

Sir James Mackintosh, dont il vient d'être question, était l'Anglais sur lequel Mme de Staël s'appuyait le plus. Il rapporte ses propres mots [31]: «Je ne puis trop vous dire à quel point j'ai besoin de vous partout, et plus encore dans cette belle Isle, où je sens si fort le manque des souvenirs. Pour vous il me semble si je vous retrouvois, tant j'ai la fierté de penser que nos pensées, et nos sentimens sont d'accord... C'est très ennuyeux de dîner sans vous, et la société ne va pas quand vous n'êtes pas là. J'ai pourtant aujourd'hui Sheridan, mais en anglois je n'ai que des idées et point de mots.» De son côté, Mackintosh avoua: «Elle me traite comme la personne qu'elle a le plus de plaisir à honorer; on m'invite généralement avec elle à dîner, comme on commanderait des haricots et du lard, et, en conséquence, je l'ai accompagnée à dîner chez presque tous les ministres.» [32]

Un petit trait, raconté par lady Charleville, [33] montre que Mme de Staël ne se mettait pas en frais pour ménager ceux avec lesquels elle n'était pas d'accord: «Je me rappelle que Louis XVIII me dit, à Bath: «Madame, cette fille de Necker m'a coudoyé ce matin,» On est renseigné sur la visite de Mme de Staël à Bath par Maria Stewart, fille de ce professeur Dugald Stewart, d'Edimbourg, qu'admirait tant Mme de Staël.[34] De Bowood, château du marquis de Lansdowne dont le fils, lord Henry Petty avait pour précepteur Etienne Dumont, Maria Stewart écrivit le 2 novembre 1813, en expliquant que c'était la veille que lord Lansdowne avait fait visiter Bath à Mme de Staël et à sa fille: «Ils revinrent dîner, et je ne saurais dire si ce

[29] Pierre Kohler, *op. cit.*, p. 592.
[30] *The Glenbervie Journals*, p. 222.
[31] *Memoirs of the Life of Sir James Mackintosh*, London, 1835, vol. 2, p. 269.
[32] *Ibid.*, vol. 2, p. 264.
[33] *The Marlay Letters*, London, 1937, p. 361.
[34] S. H. Romilly, *Letters to «Ivy» from the First Earl of Dudley*, London, 1905, p. 220.

fut lord Lansdowne ou Mme de Staël qui me serra la main le plus amicalement... Si seulement elle n'avait pas l'air tellement sale, elle n'est pas du tout aussi laide que je m'attendais à la trouver, et ses manières ne sont pas aussi extraordinaires que tout cela; mais lord Lansdowne nous expliqua que nous manquions de chance, parce qu'elle était trop fatiguée par sa course à Bath... Elle et M. Dumont se battirent vaillament pendant le dîner sur plusieurs sujets, entre autres sur une hégémonie mondiale qu'elle semble craindre de la part des Allemands – entre tous les peuples sur la terre.» Il semble que seule, Mme de Staël ait vu juste, déjà en 1813.

* * *

Le Journal de Mary Berry, amie de Horace Walpole, et fervente de voyages sur le continent, où elle avait déjà connu Germaine Necker à Lausanne [35] en 1784, fait mention d'elle presqu'à chaque page, pendant la période en question. Elle cite une lettre que Mme de Staël lui avait adressée de Richmond, le 23 septembre 1813. [36] «Je vous dirai bien sincèrement que votre lettre m'a fait grand bien. J'ai besoin de vous donner toute la confiance de mon cœur; et cette amitié, qui n'a point de secrets ni de soupçons, est tout à fait nécessaire à mon bonheur. Je préfère votre esprit, votre caractère, tout vous enfin, aux autres, et je vous prie de me permettre de compter sur vous comme vous devez compter sur moi. Cette déclaration, plus franche que celle des Alliés, étant faite, je reviens à mes intérêts du jour. Vous dînez chez moi dimanche, et je reviens demain. Je ne sais pas si ma fille communiera ou non samedi, c'est le ministre de la paroisse qui doit en décider. Il y a ici lady Cowper, lady Caroline [Lamb], les maris de ces dames, Mr Nugent, Mr Ward. Lady Bessborough est partie ce matin, et lord Melbourne nous a quitté, quoiqu'il fut assez bien apprivoisé avec moi. Y a-t-il des nouvelles de la paix ou de la guerre? Vous concevez de quel intérêt cela est pour moi. Entre les Cosaques et le Corse, je vois bien peu d'espoir de liberté pour la France, et je ne sais que souhaiter, mais je sais très-bien que craindre. Aimez-moi, je vous prie, avec indulgence à certains égards, parce que vous avez su faire plus de sacrifices que moi; mais ce qui ajoute à votre mérite c'est que nos caractères ont plus d'analogie que nos actions. Adieu. Tâchez donc de guérir ces maux de tête. Voyez Farquhar [37]; il me traite. Adieu.»

L'endroit où l'on s'attendrait sûrement le moins à trouver Mme de Staël, c'est dans les papiers de la famille de Darwin. Elle y est cependant. Josiah Wedgwood, fils du célèbre potier, et oncle de Darwin avait épousé Elizabeth Allen, dont les

[35] *Journals and correspondence of Miss Berry*, London, 1865, vol. 1, p. 134.
[36] *Ibid.*, vol. 2, p. 541.
[37] Sir Walter Farquhar (1738-1819), célèbre médecin; ce fut lui qui soigna Gibbon à sa mort (Sir Gavin de Beer, *The malady of Edward Gibbon*, dans *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 7, 1950, p. 71).

Fig. 7. Mary Berry (1763-1852), d'après une gravure par H. Adlard de la miniature peinte par Mlle Foldson. (Tiré de *Extracts from the Journals and Correspondence of Miss Berry* edited by Lady Theresa Lewis, London: Longmans Green & Co.)

Fig. 8. Lady Charlotte Campbell (1775-1863), d'après un portrait par Alexander Blaikley. (Tiré de *The Diary of a Lady in Waiting* edited by A. Francis Steuart, London: John Lane.)

sœurs Emma, Fanny et Jessie[38] fréquentaient le beau monde de Londres en 1813. Six ans plus tard, Jessie devait épouser Sismondi. Le 5 juillet 1813, elle écrivit à sa sœur Elizabeth: [39] «Mme de Staël a dîné chez les Philipps, et elle se leva de table pour s'habiller et habiller sa fille en vue de la réception donnée par le Prince Régent. Elle devait être présentée à la Reine en audience privée à neuf heures... Mr Wishaw nous dit que chez Mr Pigou, dimanche dernier, Mme de Staël fit plusieurs harangues des plus éloquentes... C'est son moyen favori et meilleur de se faire valoir. En conversation courante elle paraît comme toute autre femme intelligente, mais dans ses harangues il y a un tel éclat de sentiment, un language si éloquent et une pensée tellement profonde, avec tant de mouvement, que c'était le spectacle le plus extraordinaire auquel il eut jamais assisté. Les sujets qu'elle souleva furent une invective contre

[38] Josiah Wedgwood devint le beau-père de Darwin quand celui-ci épousa Emma Wedgwood, fille de Josiah. Jessie Allen fut par conséquent la tante par alliance de Darwin et de sa femme.

[39] *Emma Darwin. A century of family letters.* Privately printed, Cambridge, 1904, vol. 1, p. 42.

Buonaparte, des louanges de Bernadotte, l'état de l'Europe, et, surtout la félicité des Anglais.»

Le 28 juillet 1813, ce fut au tour d'Emma Allen, d'écrire [40]: «Nous avons été présentées à Mme de Staël, Fanny et moi, mais ce soir-là il me fallut du courage pour m'approcher suffisamment d'elle pour l'entendre. Sir James et Lady Mackintosh furent enchantés du succès de leur dîner. Les invités étaient Sir Samuel et Lady Romilly, Mr Tierney, Mr Ward, Mme de Staël et son fils. Sir Samuel réussit à imposer à Mme de Staël d'abandonner ses harangues en faveur d'une conversation très agréable ... L'autre jour, à Holland House, Sir James Mackintosh assista à une scène qu'il n'oubliera jamais entre le marquis Wellesley et Mme de Staël. Pendant le dîner elle l'avait attaqué au sujet de son discours sur le Traité avec la Suède, [41] attaque qu'il repoussa avec tant d'adresse qu'il fit l'admiration de toute la table. Son sarcasme fut tempéré de tant d'humour et de bonne humeur, se bornant à lui répondre sans jamais l'attaquer à son tour, quoique tout le monde comprît qu'elle était entièrement à sa merci, qu'il ne put manquer d'enchanter tout le monde sans la blesser une seule fois. Mackintosh pense qu'elle avait l'air de se douter du sourire qui animait la figure des autres invités, et elle s'avoua vaincue dans ce genre de guerre, en se tournant vers lui et en disant: «Ah! il est bien facile de m'attraper.» Après dîner elle se leva et fit un discours d'une demi-heure, dirigé contre la paix. Cette harangue alla tellement à l'encontre du sentiment de tout le monde que Lord Holland l'acueillit avec moins de bienveillance que ne l'avait fait le marquis Wellesley.»

Le 31 juillet 1813, Jessie Allen reprit la plume[42] pour raconter à sa sœur qu'elle avait été à la réception donnée par Lady Mackintosh le jeudi passé. Présents, la baronne de Staël, lord Byron, le poète Samuel Rogers, M. Dudley Ward, et quelques autres. «C'était la première des soirées staëliennes données par Sir James Mackintosh, et elle fut complètement ratée. Mme de Staël entra, d'humeur très maussade, et comme c'était elle le clou de l'assemblée, cela jeta un froid sur tous les invités. Pour commencer, elle ne parla presque pas, et les efforts de Sir James, pour lui faire reprendre son état normal, furent excellents, mais tombèrent terriblement à plat, à cause du silence avec lequel ils furent accueillis... Mme de Staël ne voulut pas rester assise et causer avec Mackintosh, et elle s'élança à la poursuite de Byron, qui s'esquiva toujours... Rien ne se passa d'intéressant, à l'exception d'un discours caractéristique de Byron. Il dit qu'il voulait partir pour Athènes, et aller de là en Perse et aux Indes. Mme de Staël affecta de ne pas croire qu'il projetait sérieusement de quitter l'Angleterre, et elle lui exposa la misère de «se trouver seul abandonné, et mourant dans un pays

[40] *Ibid.*, p. 44.

[41] Ce Traité comportait l'adhésion de la Grande-Bretagne au Traité conclu le 3 mars 1813 entre la Russie et la Suède, selon laquelle les deux puissances convinrent d'attaquer les armées françaises en Allemagne, au prix de l'annexion de la Norvège à la Suède et du dédommagement du Danemark. On comprend que Mme de Staël s'y soit intéressée.

[42] *Emma Darwin*, vol. 1, p. 50.

éloigné». Byron répondit: «On est suffisamment fatigué de ses amis pendant la vie; je trouverais cela dur d'être également ennuyé par eux dans la mort». «Ah! Mylord» reprit Mme de Staël, «vous êtes heureux, vous avez joui de la félicité d'être entouré; moi je crains d'être abandonnée.»

Mme de Staël eut d'autres occasions de rencontrer lord Byron, auquel elle avait fait une prophétie si remarquablement exacte. Elle assista un soir à un petit dîner chez Sir Humphry et Lady Davy, où les autres invités furent Byron et Catherine Fanshawe, auteur de plusieurs poèmes. C'est elle qui décrit la scène. [43] «Mme de Staël fit preuve d'indignation de se trouver entre deux esprits opposés à sa manière de voir, qui lui donnèrent tous les moyens de se servir de ses batteries d'éloquence. Elle fut abasourdie d'entendre dire que la constitution de l'Angleterre, si pure et si parfaite, avait besoin d'une refonte complète, et que la Grande-Bretagne, ce rempart du monde, ce rocher contre lequel s'étaient brisées les marées de la Démocratie et de la Tyrannie, était affaiblie, usée, décousue, et presqu'au bord de la ruine. Du moins, c'est ainsi que lui fut représentée la situation par son adversaire en arguments, Byron, dont les sentiments arborèrent, peut-être à dessein, des couleurs de plus en plus sombres à mesure qu'elle déployait un enthousiasme progressivement exalté.» Byron dont on connaît les sentiments cyniques et frondeurs, s'était sans doute plu à forcer les paradoxes, avec sa muse de roman noir. Miss Fanshawe continua: «Enfin, après avoir écouté ces jérémiades sur la liberté disparue, Mme de Staël répliqua: «Et vous comptez pour rien la liberté de dire tout cela, et même devant les domestiques?»

En la personne de lady Charlotte Campbell apparaît un témoin [44] d'une importance d'autant plus grande qu'elle était la sœur de lord John Campbell, qu'on a déjà vu dans ces pages. «Je l'ai vue, cette merveilleuse femme, qui connaît mieux le cœur humain au sens moral que ne le connaît toute la faculté au sens physique. Il m'est difficile de dire comment elle est, car je n'ai jamais vu personne à qui je puisse la comparer. Elle est laide, mais le premier coup d'œil passé, elle produit tout l'effet de la beauté pour qui veut l'aimer. Elle est entre deux âges, droite, ni grosse ni maigre, sans forme marquée, mais elle a de la grâce. Ses yeux sont très beaux; ils ont le même don d'éloquence qui inspire ses paroles. Elle est restée ici deux heures et demie. J'ai vraiment crû que ce n'était que deux minutes. Elle me posa d'innombrables questions et comprit ce que je disais avant que je n'eusse prononcé mes paroles. Le ton de sa voix n'est pas doux, mais sans être fort il porte la conviction et la vivacité de l'esprit dont il est l'interprète. Mme de Staël vous flatte comme une autre personne vous dirait une vérité désagréable; par conséquent, ses

[43] Edward STANLEY, *Before and after Waterloo*, London 1908, p. 80. (Edward Stanley fut le frère de lord Stanley of Alderley, époux de Maria Josepha Holroyd, fille de lord Sheffield, le grand ami de Gibbon.)

[44] Lady RUSSELL, *Three generations of fascinating women*, London, 1905, p. 190.

flatteries portent avec elles un succès encore plus assuré qu'elles ne paraissent pas flatteries. Elle ne dit rien simplement pour rien dire, pour briller ou paraître agréable, mais pendant la courte période que je la vis aujourd'hui, la conversation était trop limitée aux questions et aux réponses pour que je pusse goûter ce torrent d'éloquence à jet continu, que ses ouvrages et sa renommée annoncent comme proprement sien. Bref, je n'en ai vu assez que pour me faire brûler d'en voir plus.» Le vœu de lady Charlotte ne devait pas tarder à être exaucé.

* * *

Le 19 juillet 1814, Mme de Staël rentrait à Coppet. Lady Charlotte Campbell avait loué la propriété Les Grottes à Genève et s'était mise en frais pour faire décorer la maison avant que Mme de Staël ne vînt lui rendre visite. Mais la seule remarque [45] que fit Mme de Staël au sujet de la belle villa, aux chambres confortablement aménagées, fut: «Ma chère, vous avez trop de luxe.» Elle considérait que le château de Coppet était un échantillon de ce qu'une demeure devait être, et, certainement, dit lady Charlotte: «On ne saurait trouver un gîte plus incommode et désolé... le génie littéraire est rarement uni au goût.»

Les généraux n'ont pas manqué à Coppet. A présent, le tour d'un amiral, Sir William Hotham, [46] qui avait servi sous les ordres de Nelson. «Je fus présenté à cette femme extraordinaire par mon amie Lady Charlotte Campbell en 1814, et quoique j'en eus beaucoup entendu parler et que je fus prêt à trouver quelque chose de supérieur à tout ce que j'avais connu en fait de conversation et d'intelligence, mon attente fut néanmoins de beaucoup dépassée quand je me trouvai en présence de Mme de Staël. Sans aucune prétention à la beauté, et habillée d'un style peu en mesure d'y porter remède, je fus, ce nonobstant captivé par la dignité de ses manières, et par la puissance irrésistible de sa conversation. Elle avait appris que j'étais sourd, et je fus placé à côté d'elle. Toutes les fois qu'elle m'adressait la parole c'était au sujet des divers pays que j'avais visités, et pour me demander mes opinions sur eux. Elle exprima un vif désir de visiter les côtes de l'Egypte et de la Palestine, et elle me fit promettre que si j'exerçais un commandement en Méditerranée, je l'assisterais à accomplir son désir.

»Elle me parla très ouvertement de la conduite des Bourbons, et en fit autant de celle de Napoléon. Vu la persécution qu'elle avait subie il était curieux de trouver qu'elle était plus inclinée à parler favorablement de celui-ci que de ceux-là, et elle était sur le pied de grande amitié avec le frère, Joseph, qui habita pendant un temps

[45] *Ibid.*, p. 195.
[46] A.W. Stirling, *Pages and Portraits from the Past, being the Private Papers and Correspondence of Admiral Sir William Hotham*, London, 1919, vol. 1, p. 276.

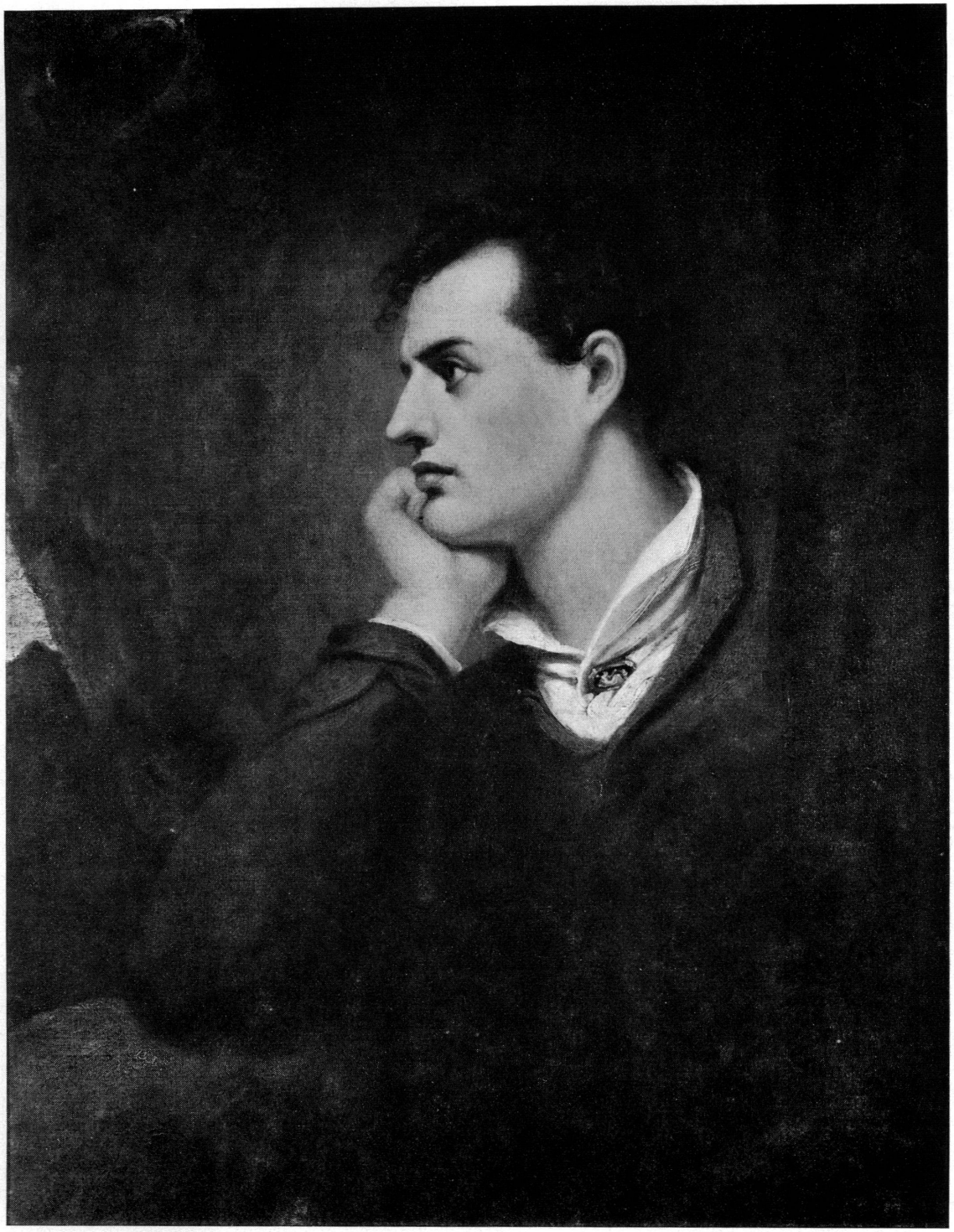

Fig. 9. George Noel Gordon, Lord Byron (1788-1824), d'après un portrait par Richard Westall. Trustees of the National Portrait Gallery, London.

un château au bord du Lac Léman. Dans une lettre de recommandation à Joseph Bonaparte qu'elle me donna, elle l'adressa «Sire». Ceci me surprit et me fit presque croire qu'elle prévoyait déjà ce qui se passa plus tard, la fuite du frère de l'île d'Elbe. Entre autres à sa table, je rencontrai Sismondi qui lui faisait une cour ridicule. Sir Humphry Davy fit également partie de ses réunions à cette époque. Avant de prononcer son opinion ou de parler longuement, Mme de Staël avait toujours quelque chose à la main, une gerbe de fleurs, de myrte, de géranium, ou n'importe quoi qui se trouvait à portée. Son éloquence était gracieuse sans art, forte sans effort. Cependant, comme je l'ai indiqué, son apparence n'était pas belle, et sa façon de se coiffer était de très mauvais goût. Mais son sourire, quand elle était contente, était remarquablement doux, et ses yeux avaient plus de force d'expression que ceux d'aucune personne que j'avais jamais vue. Sa main et son bras étaient jolis, ainsi que sa tournure, et elle paraissait le savoir; même elle, elle ne fut donc pas tout à fait exempte de la faiblesse de son sexe.

»Madame de Staël était capable de dire des choses très dures quand il lui paraissait nécessaire; mais qui ne serait tenté de le faire, avec la merveilleuse maîtrise du langage qu'avait cette femme extraordinaire? Une fois, cependant, on dit qu'elle fut vaincue en répartie. Elle assistait à un bal avec Mlle Guichen, fille du lieutenant-général de marine dont la jeune femme portait le deuil. Malgré cela Mme de Staël ne cessait de vouloir la faire danser. Celle-ci répondit qu'elle ne le pouvait, dans son grand deuil, et, irrité à la longue par l'insistance de Mme de Staël, elle s'exclama: «Considérez, Madame, si *vous* aviez eu le malheur de perdre votre père, M. Necker, auriez-vous songé à danser si tôt?» – «Ah!», répondit Mme de Staël, avec plus de colère que de goût, «il y a pères et pères.» «Décidément il y a une différence», riposta son amie, «*mon* père servit son roi et sa patrie pendant soixante ans, tandis que le *vôtre* ruina les deux en quinze jours.»

Le brave amiral fut invité à passer quinze jours à Coppet, comme il dit dans une lettre [47] à lady Charlotte Campbell: «Chez la chère Madame de Staël. C'est bizarre, mais, en me servant d'une expression anglaise vulgaire. Je ne crois pas que Sismondi et elle attellent leurs chevaux bien ensemble. Il me dit que son amitié pour Mme de Staël s'était un moment refroidie, et ce n'est que dernièrement qu'elle a regagné sa première ardeur. J'ai osé le questionner sur ce sujet, ce qui rappela quelques incidents dans la vie de Mme de Staël qui, je l'avoue, ne me laissèrent pas une impression favorable. Sismondi lui reprocha fort son attachement pour Rocca, et surtout parce qu'elle l'avait emmené avec elle en Angleterre. Ce que dit Sismondi était vrai, mais peut-être y avait-il aussi de la jalousie.»

Il est temps de quitter ces confidences et d'aborder un autre sujet. Les œuvres de Byron n'étaient pas encore connues à Genève en 1814. Le 24 septembre, John

[47] Lady Charlotte Bury (= Campbell), *Diary of a Lady in Waiting*, London, 1908, vol. 2, p. 25.

Mayne [48] visita la librairie tenue par Mlle Cherbulliez et y trouva que les derniers ouvrages anglais en magasin étaient ceux de Johnson et de Goldsmith. Elle avait entendu parler de Byron mais n'avait pas ses ouvrages. Ce fut Mme de Staël qui introduisit les œuvres de Byron à Genève en 1814, dans les circonstances suivantes. [49] Charles Lennox Cumming Bruce, nom quatre fois écossais, séjournait à Genève chez son ami Louis-Albert Necker, [50] fils de Mme Necker-de Saussure. Ce jeune homme était venu en Ecosse en 1806, et ses études géologiques y furent si fructueuses que c'est à lui que l'Ecosse doit sa première carte géologique. Il rentra à Genève en 1810 et occupa la chaire d'histoire naturelle à l'Académie. Dans la notice nécrologique que Bruce consacra plus tard à son ami, il dit: «Je lui dus à cette époque mon introduction à la société de Coppet, et la bienveillante et constante amitié de Mme de Staël. A Coppet, avec Schlegel, Sismondi, Dumont, Sir Humphry et Lady Davy, Lady Charlotte Campbell et sa fille, Louis et moi fîmes deux des personnages qui jouèrent dans des petites pièces adaptées par notre hôtesse d'après les petits poèmes de Byron.» Ce n'est donc pas exact, comme le dit Pierre Kohler, [51] qu'on ne joue plus la comédie au château.

On constate ici la justesse des paroles de Mme Necker-de Saussure [52] quand elle écrivit au sujet de sa cousine: «Lord Byron... avoit à ses yeux une valeur inépuisable. Il mettoit en jeu toute son imagination, et elle créoit de nouveau sur les conceptions de ce poète... les premiers poèmes de Lord Byron, lui ont causé des émotions inexprimables». L'année suivante, il était encore question de Byron à Coppet, car James Gallatin rapporte dans son Journal, [53] le 8 février 1815, que Charles Victor de Bonstetten a fait une petite causerie sur Voltaire et Byron.

* * *

L'année 1816 vit l'arrivée à Genève de Byron en personne. Il rendit plusieurs fois visite à Coppet. Au sujet d'une de ces visites, Harriet Georgina Mundy raconte l'anecdote suivante, qu'elle tenait de Mme de Polier Vernand qui l'avait apprise de la bouche de Mme de Staël elle-même. «Il paraît que quoique Lord Byron connût bien la langue italienne, il n'en fut pas de même avec le français. Comme tout le monde sait

[48] *The Journal of John Mayne*, London, 1909, p. 90.

[49] Sir Gavin DE BEER, *Meshes of the Byronic net in Switzerland*, *English Studies*, Amsterdam, vol. 43, 1962, p. 384.

[50] V.A. EYLES, *Louis Albert Necker of Geneva and his geological map of Scotland*, dans *Transactions of the geological society of Edinburgh*, vol. 14, 1948, p. 13.

[51] Pierre KOHLER, *op. cit.*, p. 635.

[52] *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Londres, 1820, p. 243.

[53] *The Diary of James Gallatin*, London, 1914, p. 56. (Cet ouvrage est précieux pour les Staëliens parce qu'il montre que Mme de Staël fut déjà de retour à Coppet avant le 21 janvier 1815, et parce qu'il reproduit le texte de deux lettres adressées par Mme de Staël à Albert Gallatin, père de James, qui négocia le traité de paix entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis à Gand, le 24 décembre 1814.)

qu'il était sensible à un point absurde, rien ne put l'amener à parler français devant du monde. Mme de Staël dit qu'il avait l'habitude de traverser le lac constamment de la Villa Diodati à Cologny près de Genève pour passer l'après-midi à Coppet. Il alla jusqu'à interrompre la conversation la plus agréable pendant le dîner pour prier Mme de Staël de dire aux domestiques de prendre son assiette ou de leur demander de lui donner ce qu'il voulait.» [54]

On sait que pendant le séjour de Byron à Genève, il y eut une tentative de réconciliation entre lady Byron et lui-même, par l'intermédiaire de Mme de Staël. Byron le dit à Thomas Medwin [55] «Elle prit le plus grand intérêt possible dans l'affaire de ma querelle avec Lady Byron, ou, plutôt de la sienne avec moi... Je crois que Mme de Staël fit de son mieux pour réaliser une réconciliation entre nous.» Il écrivit la lettre suivante à Mme de Staël [56]: «Diodati, 24 août 1816. Chère Madame, il entrait dans mes intentions de vous écrire en détail, mais mon sujet comporte trop de pensées pour des mots. Dire simplement que je *regrette* la maladie de Lady B., ce n'est rien dire – mais elle m'a privé du droit d'en dire plus. La séparation a pu être *ma* faute, mais elle fut *son* choix. J'ai essayé par tous les moyens de l'éviter, et j'en ferais autant et plus pour la terminer. Il suffirait d'un mot, mais il ne m'appartient pas de le prononcer. Vous me demandâtes si je croyais que Lady B. avait de l'attachement pour moi? A ceci, je ne peux répondre qu'en disant que je l'aime. Je suis totalement incapable d'ajouter un mot de plus sur ce sujet - et si j'en disais mille, ils n'aboutiraient qu'à la même conclusion – et seraient aussi inutiles que sincères. Je ne puis terminer sans vous remercier encore une fois pour votre disposition aimable envers moi dans cette occasion – comme dans d'autres – et sans vous prier de me croire toujours et fidèlement votre très obligé et affectionné serviteur Byron.»

Mme de Staël fit acheminer cette lettre à lady Byron en Angleterre par les soins de lady Romilly. Or Henry Brougham, le conseiller de lady Byron en matière de droit, qui séjournait aussi à Genève, apprit de Mrs George Lamb (fille de la duchesse de Devonshire) que lady Caroline Lamb répandait des bruits scandaleux sur sa liaison avec Byron avant son mariage. Brougham les répéta à Mme de Staël à Coppet qui à son tour, les répéta à Byron. Brougham eut alors beau jeu en prenant les mesures nécessaires pour assurer l'échec de la tentative de réconciliation. Il l'avait fait la veille de la lettre de Byron à Mme de Staël, en écrivant lui-même une lettre à lady Byron, le 23 août 1816 [57], dans laquelle il déjouait la lettre de Byron comme manœuvre tactique pour donner tort à lady Byron. Effectivement, la tentative de réconciliation échoua, comme on aurait pu le prévoir, mais l'affaire met en relief une

[54] *The Journal of Mary Frampton*, edited by H. G. Mundy, London, 1885, p. 285.
[55] Thomas Medwin, *Conversations of Lord Byron*, London, 1824, p. 221.
[56] Doris Langley Moore, *New light on old letters*, dans *Sunday Times*, London, 1 March 1959, p. 13.
[57] Doris Langley Moore, *The late Lord Byron*, London, 1961, p. 126.

remarque que Byron fit plus tard sur Mme de Staël. [58] «Personne ne posséda moins de tact que Mme de Staël. Elle avait l'habitude de rassembler à ses réceptions les hommes politiques des deux partis de la Chambre, et prenait plaisir à voir les adversaires se disputer... Elle ne comprenait pas le monde de Londres.»

Byron eut avec lui à Genève son ami intime John Cam Hobhouse, plus tard lord Broughton, et celui-ci a rapporté [59] les paroles amicales et généreuses avec lesquelles Mme de Staël prit congé des deux amis. [60]

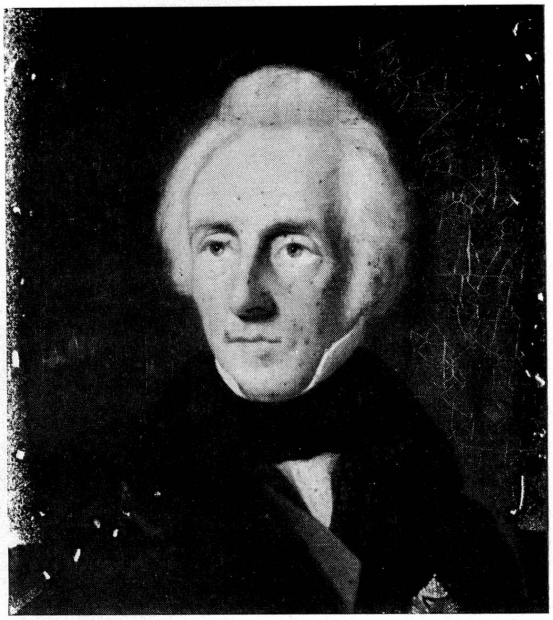

Fig. 10. Admiral Sir William Hotham (1772-1848), d'après un portrait par Sir George Hayter. Trustees of the National Maritime Museum, Greenwich.

* * *

Il est certain que, pour Byron, les déboires de son séjour au bord du Léman ne furent mitigés que par la bonté de cœur de Mme de Staël. Non seulement il boudait les Anglais, mais les Genevois lui faisaient horreur. On a là-dessus un témoignage de lord Glenbervie [61] qui vient s'ajouter à d'autres versions du même incident. Lord Byron avait invectivé contre les Genevois qu'il qualifiait de ternes, ennuyeux, stupides et tracassiers avec leur morale stricte. Rocca, ayant écouté tout ceci, lui dit enfin: «Mais, Mylord, qu'est-ce qui vous a tenté de vous fourrer dans cette caverne de bonne bête?»

On a aussi de lord Glenbervie le récit [62] d'une conversation à dîner à Coppet le 4 juillet 1816, quand Mme de Staël parla de son ouvrage sur la Révolution française qui n'avait pas encore paru. Elle précisa que ce n'était pas une histoire mais en essai. Glenbervie lui fit remarquer que le sujet était tellement grand qu'il lui faudrait deux fois autant de volumes que pour son livre *De l'Allemagne*, ce qu'elle nia, en disant qu'un ouvrage qui dépassait trois volumes était insupportable, sauf s'il s'agissait d'un traité d'histoire, ce que n'était pas le sien puisque c'était plutôt un commentaire. Elle repoussa la comparaison avec Montesquieu qui avait traité un sujet infiniment

[58] Thomas Medwin, *Conversations of Lord Byron*, London, 1824, p. 219.
[59] Lord Broughton, *Italy*, London, 1859, vol. 1, p. 6.
[60] On aimerait connaître toutes les dates des visites de Byron à Coppet; on a connaissance des suivantes: 2 juillet, 11 août, 11 septembre, 1 et 3 octobre; il y eut aussi des rendez-vous avec Mme de Staël à Genève.
[61] *Diaries of Lord Glenbervie*, London, 1928, vol. 2, p. 271.
[62] *Ibid.*, vol. 2, p. 168.

plus étendu dans son court ouvrage sur la *Grandeur et la Décadence des Romains*, et elle affirma que son but principal était de démontrer que quand les Français s'écartaient de la Constitution de l'Angleterre, en essayant de la perfectionner, ils avaient échoué, et que, seule, l'adoption de cette constitution, consacrée par le temps et par l'expérience, pourrait rendre heureux les Français.

Les opinions d'auteurs sur leurs ouvrages sont toujours d'un grand intérêt. Pendant le séjour de Mme de Staël à Londres, Emma Allen [63] avait reçu une autre confidence: «Mme de Staël parla d'elle-même, et de ses œuvres de la façon la plus ouverte... Elle dit qu'elle n'écrirait jamais un autre roman, parce qu'elle n'éprouverait jamais plus la passion de l'amour, et qu'il lui était nécessaire de sentir la passion qu'elle décrivait. Il n'y a qu'une chose qu'elle regrettait d'avoir écrit, le sujet du divorce dans *Delphine*.»

Chose curieuse, il y avait une autre femme qui se croyait en état de rivaliser avec Mme de Staël, Maria Edgeworth. Le professeur H. W. Häusermann [64] a attiré l'attention sur le hasard qui a fait naître ces deux femmes à moins d'une année de distance et sur le fait qu'elles eurent chacune un père remarquable dont elles écrivirent la vie, que l'une épousa et que l'autre fut courtisée par un Suédois. A ceci on pourrait ajouter que toutes deux furent disciples de Jean-Jacques Rousseau, chacune à sa manière, qu'elles furent fortement influencées par le milieu intellectuel de Genève. La comparaison s'arrête là, et il était fatal que les deux femmes ne s'entendissent pas. Mme de Staël reprochait à Mlle Edgeworth la «triste utilité» benthamique qui règne dans son œuvre. Avec un singulier manque de goût, ce fut à Auguste de Staël que Maria Edgeworth tenta de réfuter les principes, ou manque de principes, de Mme de Staël.

Il est temps de laisser tomber le rideau. En 1817, Mme de Staël était à Paris, qui fut toujours sa capitale et sa patrie. Maria Stewart [65] a rappelé la douleur qu'éprouva Mme de Staël quand, le 6 avril 1814, la nouvelle de la prise de Paris par les armées alliées fut connue à Londres. Mais la fin approchait. L'écrivain américain George Ticknor eut juste le temps de recueillir de ses lèvres quelques paroles [66] qui prouvent combien elle connaissait le métier d'auteur. Le 11 mai 1817, il fut introduit chez elle. Elle lui dit: «Il ne faut pas me juger de ce que vous voyez ici. Ce n'est pas moi – ce n'est que l'ombre de ce que j'étais il y a quatre mois – et une ombre qui, peut-être, disparaîtra bientôt.» Quand Ticknor lui fit remarquer que ce n'était pas l'avis de M. Portal et de ses autres médecins, elle répondit: «Oui, je le sais, mais ils y mettent toujours tant de vanité d'auteur, que je ne m'y fie pas du tout. Je ne me relèverai jamais de cette maladie. J'en suis sûre.» Le 14 juillet, elle mourait.

[63] *Emma Darwin*, vol. 1, p. 61.
[64] *The Genevese Background*, London, 1952, p. 41.
[65] S. H. Romilly, *Letters to «Ivy» from the First Eearl of Dudley*, London, 1905, p. 236.
[66] *Life, Letters, and Journals of George Ticknor*, London, 1876, vol. 1, p. 110.

APPENDICE

Je place ici quelques précisions supplémentaires, afin de ne pas interrompre le fil du récit qu'on vient de lire. Pendant la tournée de lord John Campbell et du Dr Robertson, il paraît qu'il y eut danger d'un duel entre ce dernier et un autre Ecossais, épris de Mme de Staël, du nom de MacCulloch qui, en compagnie de Ferdinand Christin, réussit à rejoindre lord John, Robertson et Mme de Staël à Yverdon, le 25 juin 1803. Ce fut elle qui, par son éloquence, évita la catastrophe, mais la police fut alertée. [67] Dans sa lettre du 12 juillet 1803 à lord John, Mme de Staël ajouta que s'il revenait à Coppet, «Mr MacCulloch partira, et c'est en vérité un grand service que vous nous rendrez à tous les deux, car il a quelque chose d'extraordinaire qui m'effraye.» [68] Ce dut être un personnage antipathique car, dans sa lettre du 24 juillet 1803, MacCulloch s'étant enfui à Neuchâtel, elle dit: «MacCulloch m'ayant demandé de lui dire de rester, et moi l'ayant refusé, il est parti sans m'écrire.» [69]

Il y eut aussi l'affaire du «bel Irlandais, M. O'Brien», que Jean Picot reprochait amèrement à Mme de Staël. [70] Pour sa part, Benjamin Constant en fut bien aise, consignant dans ses *Journaux intimes*, le 20 janvier 1803: «Germaine, toujours suivie de son Irlandais, me laissait complètement libre.» [71] La comtesse de Boigne [72] qualifia O'Brien d'Américain.

Enfin, au sujet des reproches que Mme de Staël adressait à Byron pour ses attaques contre la Constitution et les libertés anglaises, elle eût été encore plus choquée si elle avait su ce qu'il allait dire à la nouvelle du désastre de Napoléon à Waterloo: «J'en suis navré.» [73] C'est que Byron admirait les jacobins.

[67] J. C. Herold, *Mistress to an age*, London, 1959, p. 244.
[68] Duke of Argyll, *Intimate society letters of the eighteenth century*, London, 1910, p. 592.
[69] *Ibid.*, p. 609.
[70] Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne-Paris, 1916, p. 387.
[71] *Journaux intimes de Benjamin Constant*, édition publiée par Alfred Roulin et Charles Roth, Paris, 1952, pp. 31, 475.
[72] *Mémoires de la comtesse de Boigne*, Paris, 1907, t. I, p. 257.
[73] *Life, Letters, and Journals of George Ticknor*, London, 1876, vol. I, p. 50.